

JEAN-MARC SOULIER

MALM

THRILLER - ANTICIPATION



Jean-Marc Soulier

Malm

© Jean-Marc Soulier, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8218-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Malm : minerais (en norvégien)

Prologue

Minuit passé. Je m'enfonçai dans les eaux sombres, et la chaleur accumulée par l'immensité liquide me prit par surprise. La mer Méditerranée, comme toutes les mers du monde, se réchauffait inexorablement, mais la brise qui soufflait et l'heure avancée m'avaient fait espérer un contact rafraîchissant. Raté. Je me sentis comme un vermicelle pataugeant dans une assiette de soupe bouillante.

Quelques mètres plus loin, le visage concentré et rassurant de Hank se détachait à la surface. Sa longue barbe rousse fut balayée quelques instants par le reflet de la lune. Il me fixa et m'adressa le signe convenu : deux doigts joints pointés vers le ciel.

Nous réalisâmes alors les mêmes gestes, avec une application toute militaire : enfiler nos masques à oxygène, attacher nos harnais et enfourcher les petits scooters subaquatiques, mobilisés pour effectuer notre trajet. Ceux ci offraient un double avantage : pouvoir nous approcher d'une cible en toute discrétion et préserver nos forces pour la suite des événements.

Nous nous élançâmes. Moins d'une minute plus tard, les engins électriques, vifs et silencieux, fendaient les eaux sombres à dix mètres de profondeur, projetant un faisceau lumineux vers l'avant. À mi-parcours, nous décidâmes de l'éteindre par prudence. Nous n'étions alors plus guidés que par le signal GPS de l'objet convoité qui se trouvait au large de la plage de Poetto, à quatre kilomètres de notre point de départ.

Hank m'avait rejoint deux jours plus tôt à Cagliari. Pour cette opération sans filet, j'avais ressenti le besoin de sa présence, mais aussi de sa force de frappe et de sa témérité. Il avait rapidement accepté, délaissant pour quelques jours ses activités professionnelles à Shanghai, et je lui en étais reconnaissant. Nous avions très peu de temps pour agir.

La mission qui m'avait été confiée consistait à récupérer un algorithme disruptif d'*ultra deep learning*. Un algorithme sophistiqué à base de SGAN. C'était quoi ce truc ? Le spécialiste m'avait parlé de « super réseaux génératifs antagonistes » avec un ton condescendant qui m'avait irrité. Le programme crypté, ce joyau de code, était encapsulé au sein de photos de vacances anonymes stockées dans une banale clé USB.

Malgré mon insistance, je n'avais pas été en mesure d'obtenir des informations sur l'utilité de ce programme, mais au vu de la tension extrême qui animait le directeur général de la société de services en intelligence artificielle, que j'avais rencontré à Munich, il s'agissait de quelque chose de sérieux. De très sérieux.

La situation m'avait contrarié. D'habitude, je savais avec une précision acceptable à qui ou à quoi j'avais affaire. Cela me permettait d'appréhender le contexte et de mieux cerner les forces en présence. C'était ma technique : il fallait que je m'immerge le plus possible dans l'environnement, et pour ça, j'avais besoin de matière première.

Mais là, non. Rien. Pas de son, pas d'image. Je n'avais aucune idée de la finalité de cette technologie soi-disant extraordinaire. Le programme servait-il à identifier toutes les formes de précancer avec une fiabilité incroyable ? Ou bien donnait-il la formule magique pour optimiser les opérations sur les *warrants* à la bourse ? Ou encore, était-il capable d'esquiver une attaque de missiles ennemis ? Je ne savais rien, que dalle. Et moi, j'avais besoin de savoir dans quoi je m'embarquais.

Sinon, ça me met de mauvaise humeur.

J'avais hésité un moment avant d'accepter le contrat, puis j'avais balayé mes états d'âme sous le tapis, comme j'avais appris à le faire pour conjurer le mauvais sort. Mon côté rationnel et mon goût du risque luttaien en permanence l'un contre l'autre pour le contrôle de mes actes et de mes émotions.

Côté positif, la fameuse clé USB qui avait été dérobée comportait un émetteur GPS miniaturisé dont on pouvait recevoir le signal à une distance de mille kilomètres. Il m'avait suffi de quatre voyages express en avion, quadrillant l'Europe de l'Ouest sur des trajets bien étudiés, pour la localiser. Mais il fallait faire vite. La microbatterie qui l'alimentait avait une durée de vie limitée à deux semaines.

Nous avançons toujours dans l'obscurité, sous l'eau, sans lumière, à la vitesse de deux mètres par seconde, avec un seul guide : le point rouge clignotant qui s'affichait sur l'écran de nos montres de plongée. Tous mes moyens étaient focalisés sur le contrôle de ma respiration et de mon rythme cardiaque. Putain de claustrophobie. À l'époque, lorsque j'avais découvert que je souffrais de cette névrose, ça m'avait rendu dingue. Quelle ironie pour un membre des Navy

SEALs, le commando le plus prestigieux des armées américaines ! J'avais appris à apprivoiser ma peur et à maîtriser mes bouffées de panique, comme un cavalier dompte une bête sauvage. Avec patience, et l'aide de thérapies comportementales exécutées tels des mantras. Hank, lui, savait. Il savait tout.

Enfin, nous refîmes surface. Le retour à l'air libre m'arracha une respiration plus forte que les autres. À une centaine de mètres, la silhouette du bateau apparut alors dans toute sa splendeur : quatre-vingt-dix mètres de perfection géométrique et de luxe ostentatoire. Les lumières argentées sur ses flancs se reflétaient dans les eaux obscures de la Méditerranée. Doté d'une coque fine et racée, il exhibait fièrement ses attributs de richesse : piste d'hélicoptère, deux piscines, jacuzzi, large plage à l'arrière donnant un accès direct à la mer, et vastes terrasses somptueusement aménagées qui s'épandaient sur les trois niveaux, incitant au plaisir et à la contemplation.

Le *Vlatlana* n'était pas simplement un yacht. C'était une déclaration. Une balise flottante de puissance et d'opulence, qui figurait en bonne place sur les pages du catalogue mondial des super-yachts. Propriété officielle d'une société panaméenne, il appartenait en réalité à Alexi Alexeiev Tupov, un milliardaire russe de cinquante-six ans, actionnaire majoritaire de InTrad – une machine à cash, déguisée en entreprise de *trading* internationale – et proche du Kremlin. Le genre de proximité qui ne se mesurait pas en kilomètres, mais en clins d'œil, poignées de main et conversations chuchotées sous des lustres de cristal.

Tina, mon génie du *hacking*, opérait à distance sur cette mission. Elle avait plongé dans les abysses du *dark web* pour remonter le fil jusqu'à l'oligarque. Une ombre parmi les ombres. Sulfureux et insaisissable, il manœuvrait dans les eaux troubles du commerce d'armes – légales, semi-légales, complètement illégales – en direction de ses partenaires de prédilection : Chine, Iran, Corée du Nord. Un spécialiste de l'achat et de la revente, un homme qui faisait passer des millions de dollars de main en main, comme d'autres se refilent des cartes de collection. Mais ce n'était pas tout. Il trempait aussi dans le trafic de cocaïne, avec une cible favorite : la jeunesse fortunée moscovite. Alors, pour un algorithme révolutionnaire, les acquéreurs ne manqueraient pas. Et il était facile de deviner quel rôle il allait jouer dans notre affaire.

Celui qui s'en met plein les poches.

Dès que Tina m'avait transmis ces informations, ma décision de lancer

l'opération avait été immédiate.

Le yacht semblait endormi, ses lumières éparses trahissaient à peine sa présence dans l'immensité noire de la mer. Une heure du matin. De là où nous nous trouvions, seuls quelques éclats étaient visibles sur le pont supérieur. L'abordage d'un navire était une routine pour un commando aguerri, et un jeu d'enfant pour un vaisseau de ce calibre. Il suffisait de se hisser sur la plate-forme arrière aménagée pour les loisirs aquatiques : jet-ski, paddle, planche à voile ou tout simplement baignade. Le genre d'activités auxquelles Tupov – j'en mettais ma main à couper – ne s'adonnait jamais.

Nous avions laissé nos engins équipés de *trackers* à une centaine de mètres de là, suspendus à une ancre flottante. Une fois sur le ponton, j'ajustai mon R-Com sur le lobe de mon oreille droite et formulai ma requête en chuchotant :

— Elfy, activation mode combat.

— Fait, répondit mon IA en une fraction de seconde.

Mon *float-screen*, merveille technologique générée par le surpuissant microprojecteur de mon R-Com, s'afficha à une vingtaine de centimètres de mes yeux, s'illuminant d'un feu d'artifice d'icônes colorées. Vision infrarouge et systèmes d'analyse et de communication opérationnels.

— Hank, tu me reçois ? murmurai-je.

— Affirmatif, souffla le colosse posté à quelques mètres, son regard perçant balayant chaque recoin.

Elfy intervint de nouveau dans mon oreillette :

— Waouh, Mak ! Jolie acquisition. Ce yacht est magnifique !

Merde ! J'avais complètement oublié de reprogrammer son niveau d'humour. Une commande vocale rectifia la bévue.

Je décidai dans un premier temps de rester à cet étage et d'arpenter les passavants bâbord et tribord pour repérer les lieux. La vision thermique révéla rapidement des silhouettes allongées dans des cabines : l'équipage, endormi. Cette image conforme aux plans fournis par Tina me rassura.

Nous revînmes sur nos pas, puis gravîmes les larges escaliers en colimaçon

avec précaution. Le GPS de la clé pointait une position à une trentaine de mètres, vers la proue. Un des ingénieurs de mon client m'avait expliqué que la technologie dernier cri de *tracking* était pratiquement indétectable. *Pratiquement*. Ça ne suffisait pas à me faire baisser la garde.

Je m'attendais à tout moment à voir débarquer les membres de la sécurité du navire. Je scrutai l'obscurité, tous mes sens en alerte.

Hank et moi échangeons des regards silencieux. Mais tout semblait calme. Pas un son en dehors du léger clapotis régulier des vagues contre la coque.

Où est le putain de comité d'accueil ?

Là-haut, sur le pont supérieur ?

Nous étions arrivés au bout des premiers escaliers, sur le pont principal. Aucune présence humaine. Pas de détection de chaleur ni de mouvement. La faible lumière lunaire laissait deviner l'intérieur du bateau. Un sanctuaire de luxe. Des canapés aux courbes indulgentes, une table massive en bois précieux, et ces foutues colonnades qui transpiraient l'excès et la prétention.

Nouveaux escaliers. Nous progressions doucement l'un derrière l'autre, nos pistolets Heckler & Koch tenus fermement à bout de bras, moi balayant l'espace devant nos pas, et Hank surveillant nos arrières. Nous n'avions prononcé qu'un seul mot depuis notre arrivée sur le *Vlatana*. Tout passait par des gestes furtifs, précis, calculés : doigts levés, paumes tendues, signaux codés pour une danse macabre à deux.

Rien non plus sur le pont supérieur déserté.

Là, je m'immobilisai, dressant légèrement la tête, tel un chien à l'affût. Une vibration sonore fendit le silence. Quelques notes, au départ indistinctes, mais dont le timbre devint rapidement plus net. Une mélodie familière, une vieille rengaine qui resurgissait d'un passé enfoui : *Purple Rain*. Rock'n'roll, gospel, pop, le tout mélangé dans une mélodie incongrue qui semblait narguer notre présence.

Un dernier escalier, celui qui menait au *skydeck*.

Nous progressions accroupis, chaque pas mesuré, comme si le sol pouvait s'effondrer à tout instant. Une légère brise caressa mon visage, bientôt suivie

d'une odeur de parfum. Pas n'importe lequel : une fragrance capiteuse, douce et entêtante, mélange de fleurs blanches et de vanille synthétique. L'odeur de l'excès.

Et soudain le spectacle.

Sous nos yeux, un tableau digne d'un film hollywoodien dégénéré. En arrière-plan, une vaste piscine à débordement scintillait sous des projecteurs discrets, bordée d'un jacuzzi bouillonnant, l'ensemble érigé en sanctuaire du plaisir. Mais au premier plan, à une dizaine de mètres devant nous se jouait une scène grotesque : un géant chauve et obèse, entièrement nu, fumant un pétard de la taille d'un tube de dentifrice, avachi au milieu d'un amas de coussins en velours doré. Une épaisse chaîne en or, torsadée tel un boa constrictor, enserrait son cou massif. Ses larges bourrelets de graisse débordaient en cascades de chair, formant une espèce d'énorme flan posé sur un canapé trop étroit.

Une jeune femme dénudée, insensible à notre arrivée, s'activait avec ardeur entre ses jambes imposantes et flasques écartées sans pudeur, tandis que deux autres nymphettes habillées de lingerie fine, le dos tapissé de tatouages floraux, lui léchaient la poitrine et le visage avec gourmandise, comme si elles se délectaient d'une crème glacée à la vanille.

Je clignai des yeux, cherchant à chasser une hallucination.

C'est quoi ce cirque ?

— Ah, mes chéries, nous avons des visiteurs !

La voix venait du monstre de chair. Il se redressa avec une lenteur exaspérante, ses mouvements lourds et reptiliens rendant la scène encore plus surréaliste. Des regards se tournèrent vers nous. Les filles, synchrones, arrêtaient leur besoin pour nous fixer avec des expressions rieuses, presque gourmandes. L'une d'elles passa lascivement sa langue humide sur ses lèvres, dans un geste théâtral qui n'avait rien de naturel.

Rien. Rien de tout cela ne collait avec la réputation austère d'Alexi Tupov. Même si nous ne disposions que de très peu d'informations sur lui, je ne l'imaginais pas tolérer de telles mises en scène sur son propre bateau.

Hank et moi avançâmes à pas feutrés, nos armes braquées sur cette scène dépravée, prêts à faire feu.